FHC2 14443

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

Case FRC 18942

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR ÉMILE GAUDIN (de la Loire),

Après la lecture du message du Directoire exécutif, du 18 vendémiaire an 8.

Séance du 18 vendémiaire an 8.

VIVE LA RÉPUBLIQUE!

Oui, représentans du peuple, elle vivra, la République, autant que la gloire de nos guerriers!

Elle vivra, malgré les efforts et les machinations du despotisme et de la perfidie conjurés contre son existence.

La raison et la volonté toute-puissante du peuple l'ont fondée.

THE NEWBERRY LIBRARY

Le sang généreux des héros et des martyrs l'a cimentée.

Elle croît et se fortifie sous les aîles protectrices de la victoire.

Et la paix, qui soulagera tous nos maux, qui cicatrisera toutes nos plaies, qui ravivera le commerce et l'industrie, qui nous donnera la jouissance toute entière de la liberté; la paix va bientôt l'affermir inébranlablement.

Il ne manquoit qu'une palme pour achever d'orner le front de nos guerriers. L'infanterie russe passoit pour invincible : les batailles sanglantes de Zorndorf et de Cunersdorf, dans la guerre de sept ans, avoient donné naissance à ce préjugé ; et les défaites multipliées des Turcs, étonnantes alors, mais que les exploits de l'armée d'Orient ont rendues depuis si croyables et si faciles, sembloient l'avoir confirmé.

Philanthropes autant que valeureux, les républicains français étoient loin de desirer le complément de gloire attaché à la défaite des bandes moscovites.

Mais les tyrans en ont autrement ordonné.

Eux-mêmes ils ont voulu que toutes les réputations, sans en excepter aucune, vinssent successivement se briser contre la liberté française ; que l'ascéndant de la *vertu* des Républiques sur l'*honneur* des monarchies fût incontestablement prouvé ; que les avantages du système de l'égalité ne pussent plus être révoqués en doute ; enfin, que les demi-dieux de l'aristocratie, ces produits fantastiques de l'orgueil et des préjugés, s'évanouissent à l'aspect des enfans de la nature et du génie.

Les nations étonnées se demandent : comment est-il arrivé qu'ils se soient tout-à-coup dissipés, ces som-

bres nuages dont l'horizon politique étoit obscurci, et qui recéloient la servitude, l'ignorance et le malheur ?

Comment est-il possible que la République française, sur le penchant de sa ruine, se soit relevée glorieuse et triomphante, et prête à précipiter ses ennemis dans l'abyme qu'ils ont eux-mêmes creusé ?

Par quel prodige les lugubres cyprès ont-ils fait place soudain aux brillans lauriers ?

O vous, ames généreuses, que l'amour de la patrie et de la liberté embrase, vous concevez, vous sentez comment ces miracles se sont opérés !

Mais ils sont inexplicables pour le perfide artisan des guerres et des calamités qui désolent l'Europe, pour ce Pitt dont le génie du mal a fait présent à l'Angleterre. En vain ses combinaisons sont déjouées, ses complots avortés, ses vœux sacriléges déçus ; en vain, Brune et ses braves auront trompé, pour la seconde fois, ces brillantes espérances dont il berçoit les membres complaisans de son parlement ; en vain la victoire se sera montrée fidèle aux étendards des Gallo-Bataves : pour le malheur de son pays et du monde, il poursuivra avec opiniâtreté ses plans de bouleversement et de destruction ; il restera insensible aux vérités que l'éloquent Tierney lui a révélées dans la séance du 4 vendémiaire.

Que les prédictions, que les avis de cet orateur anglais puissent du moins retentir jusqu'à vous, Ottomans infortunés ! et qu'ils soient écoutés ! il en est temps encore ; arrachez-vous au piége dans lequel les menaces de la Russie, les séductions de l'Angleterre, et votre divan corrompu ont su vous entraîner.

Ah ! les lois que les ministres insolens de Paul osent vous prescrire, sont plus humiliantes et plus dures que

celles qu'un conquérant superbe impose aux nations soumises.

L'ambition et l'avarice de la Grande-Bretagne, plus fortes que son hypocrisie, vous ont dévoilé les atroces projets qu'elle médite sans cesse contre l'indépendance et la prospérité des autres peuples.

Vous avez vu avec quelle joie barbare ils ont célébré sous vos yeux leurs derniers triomphes dans l'Inde, et la mort de Tippo-Saïb, de ce malheureux Sultan, sectateur fidèle et zélé d'Omar, qui, seul de tous les princes musulmans, pendant la dernière guerre que la Russie et l'Autriche vous ont suscitée, vous envoya un ambassadeur pour vous offrir son alliance et ses secours, et pour jurer une éternelle amitié à Sélim III.

Si vous voulez échapper à votre ruine, n'allez plus en Egypte, la mort et la captivité y attendent les téméraires qui osent aborder sur ses rivages; ou si vous voulez y pénétrer, que ce ne soit plus pour y combattre des ennemis, mais pour y chercher des appuis et des libérateurs.

Bonaparte et ses invincibles compagnons d'armes sont prêts à tout oublier, à voler à votre secours.

Par tous les maux qu'ils vous ont causés, lorsque vous les avez attaqués, apprenez tout ce qu'ils peuvent faire en votre faveur comme amis.

Justes et bienfaisans autant qu'intrépides, ils sont les favoris du ciel et l'amour des nations.

Aussi sincères alliés que les Mamelucks étoient infidèles sujets, ils partageront avec vous l'abondance de l'Egypte, et les jouissances de l'Yémen.

Qu'attendez-vous pour prendre ce parti salutaire? Qui peut vous faire hésiter? Craindriez-vous encore les Moscovites?

Ils ont cessé d'être terribles.

Suwarow est vaincu.

Venez dans les vallées helvétiennes apprendre comment vos implacables ennemis ont succombé sous les coups de vos anciens alliés.

Chargés des dépouilles et de l'exécration des peuples, rassasiés de butin, mais non de carnage, le farouche Suwarow et ses hordes sauvages ont quitté les plaines fertiles de la Lombardie. Ils gravissent le Gothard, et les combats sanglans qu'ils doivent livrer, leur annoncent déja les périls qui les attendent. Parvenus au sommet, le torrent dévastateur roule avec impétuosité. La résistance du vaillant Lecourbe est si savamment combinée, que le vieux guerrier ne s'apperçoit pas que cette retraite n'est qu'une feinte. Ces premiers succès apparens l'enivrent d'orgueil, et rallument sa soif du sang. Déja il dévore dans sa pensée les régions orientales de la France.

Il s'avance dans le vallon d'Uri et s'empare d'Altdorf, berceau de Guillaume Tell.

Ici la scène change, les Français quittent la défensive et deviennent assaillans. Suwarow éprouve que les chasseurs des Alpes et des Pyrénées sont plus agiles et plus intrépides que les chasseurs des Monts Uraliens et des bords de l'Amur.

Une nouvelle colonne paroît bientôt. Ce sont les vainqueurs de Zurich. Le général russe reconnoît trop tard le piége dans lequel il est tombé. Il faut combattre!

Il cherche du moins à pénétrer à ses soldats de la fureur qui l'anime; il y parvient: la rage aveugle du fanatisme les dévoue et les précipite.

D'un autre côté, l'enthousiasme de la liberté exalte et transporte les républicains.

La mêlée devient bientôt sanglante, horrible.

Impatiens de triompher ou de périr, les combattans trouvent que la foudre des batailles ne lance

plus le trépas avec assez de vîtesse ; pour eux le plomb n'est pas assez meurtrier, ni la baïonnette assez homicide. Les fusils deviennent donc d'abord des massues entre leurs mains ; ensuite les armes de la nature paroissant leur offrir des moyens de destruction plus certains que ces instrumens de mort, inventés par l'affreux démon de la guerre, ils cherchent à se déchirer avec leurs ongles, à s'étouffer dans leurs bras nerveux. Enfin, dans cette lutte terrible, la victoire, long-temps indécise, reste à la plus juste cause.

Pour la première fois Suwarow connoît la peur ; il fuit devant ces phalanges républicaines naguères l'objet de ses mépris insensés et de ses menaces délirantes.

Représentans! du peuple, c'est dans des momens comme ceux-ci qu'un amant de la patrie et de la liberté connoît tout le bonheur et toute la gloire d'être Français et Républicain.

Les résultats de ces victoires sont vraiment incalculables.

L'espoir consolateur va renaître dans le cœur de nos alliés. Les incertitudes des neutres sont désormais fixées.

Mais c'est à Madras, c'est à Calcutta, c'est à Londres, c'est à Pétersbourg que les premiers contre-coups de la prise d'Aboukir et des victoires d'Helvétie et de Batavie vont se faire sentir.

Paul premier chancèle déja sur ce trône qu'il vouloit élever au-dessus de tous les autres.

Les Russes ne lui pardonneront pas de leur avoir enlevé cette renommée qui faisoit leur force et leur principale puissance, de leur avoir fermé les portes de l'Orient, en voulant franchir les barrières de l'Occident.

Et n'en doutons pas, le peuple anglais ne tardera pas à demander à Pitt un compte sévère de ses tré-

sors si follement prodigués, de son sang si inutilement versé.

Je demande, citoyens représentans, que le Conseil déclare que les trois braves armées d'Orient, d'Helvétie et de Batavie ne cessent de bien mériter de la patrie.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Vendémiaire an 8.